15. Pourquoi le Père abandonne-t-il son Fils ?

En contemplant le Christ dans sa Passion, le Christ en croix, nous constatons que la désolation est une solitude abandonnée. Mais grâce à la gratuité miséricordieuse de Dieu, cette solitude abandonnée s'est révélée être un lieu d'accueil pour notre solitude, pour notre désolation, comme celle des bergers, comme celle de toute personne qui a rencontré Jésus dans l'Évangile et depuis deux mille ans jusqu'à nous aujourd'hui. C'est comme si Dieu, dans le Verbe incarné, avait fait sienne et tournée vers nous la soif de la biche qui aspire aux cours d'eau, cette soif que le cœur humain ressent tournée vers Dieu, *ad Deum*, lorsqu'il est conscient, lorsqu'il n'est pas replié sur lui-même, lorsqu'il ne détourne pas sa soif vers des idoles de toute sorte et de toute nature.

C'est le grand mystère révélé du Seigneur crucifié quand il crie : « J'ai soif ! »
« Après cela, sachant que tout, désormais, était achevé pour que l'Écriture s'accomplisse jusqu'au bout, Jésus dit : "J'ai soif". Il y avait là un récipient plein d'une boisson vinaigrée. On fixa donc une éponge remplie de ce vinaigre à une branche d'hysope, et on l'approcha de sa bouche. Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : "Tout est accompli". Puis, inclinant la tête, il remit l'esprit » (Jn 19,28-30).

Cette soif, cette désolation du Christ ne s'éteindra pas jusqu'à la fin du monde, car c'est une soif de communion avec tous, une soif d'étancher la soif d'amour, la soif de communion avec Lui, avec le Père, de chaque cœur humain jusqu'au dernier homme et à la dernière femme de l'histoire. Aucune drogue, aucune intelligence artificielle, aucune richesse ni aucun pouvoir mondains, rien n'étanchera cette soif de l'homme si ce n'est la rencontre avec la soif du Christ qui est la source de la communion éternelle avec Dieu.
La désolation du Christ est une source de communion offerte sans retour à notre désolation et à celle de tous. C'est pourquoi le Père n'a pas comblé la désolation du Fils crucifié. Le « pourquoi » de l'abandon du Fils par le Père, c'est la charité de Dieu qui ne se reprend pas, c'est cette soif de communion avec chaque être humain désolé qui ne peut plus abandonner l'humanité et l'histoire.

Dans la soirée du 24 décembre dernier, alors que je me préparais pour les Vigiles et la Messe de minuit, j'ai reçu depuis le bureau d'une prison de haute sécurité le scan d'une courte lettre d'un détenu avec lequel je suis en contact depuis quelques années. Il m'évoquait justement cette solitude que l'avènement du Christ console :
« Ces derniers jours, la solitude semble avoir pris la place de mon ombre. Les bougies qui se sont allumées ces dernières semaines semblent avoir apporté cette lumière qui a dissipé l'ombre de la solitude. Ces semaines de l'Avent m'ont préparé à la joie de Jésus qui naît aujourd'hui comme autrefois. Je souhaite à tous d'être prêts à accueillir la joie du Christ et la paix qu'il offre à chacun. »

Dans le récit de la Passion selon saint Marc nous voyons qu'après la mort du Seigneur, la même lumière illumine immédiatement le cœur du centurion romain :
« Le rideau du Sanctuaire se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas. Le centurion qui était là en face de Jésus, voyant comment il avait expiré, déclara : "Vraiment, cet homme était Fils de Dieu !" » (Mc 15,38-39)

Le voile qui dissimulait ce qu'Israël conservait de plus sacré se déchire et le mystère se répand aussitôt hors du peuple élu pour envahir le monde païen, tel un flot de lumière et de vérité sans limites de temps ni d'espace, au point de nous atteindre nous aussi.
Il est intéressant de comparer la version de cette conversion et de cette confession du centurion dans l'Évangile selon Marc avec celle de Matthieu : « À la vue du tremblement de terre et de ces événements, le centurion et ceux qui, avec lui, gardaient Jésus, furent saisis d'une grande crainte et dirent : "Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu !" » (Mt 27,54)

Chez Matthieu, la confession est davantage provoquée par une crainte, une crainte suscitée par des événements extérieurs, sismiques, cosmiques. C'est la crainte que ressent l'homme païen ou l'enfant face aux forces et aux phénomènes qu'il ne parvient ni à maîtriser ni à rationaliser.
Chez Marc, en revanche, la raison de la conversion et de la confession du centurion n'est autre que Jésus-Christ. Marc souligne avant tout que le centurion se trouve en présence de Jésus, au premier rang, presque face à face avec Lui. Il devait le surveiller, veiller à l'exécution du condamné, le garder à l'œil jusqu'à sa mort. Il est probablement à cheval, ce qui place son visage véritablement à la même hauteur que celui de Jésus. Et il est mieux placé que Marie et Jean. Et tandis qu'il se tient là à le regarder, peut-être sans sentiments particuliers car il avait vu tant de crucifixions, il se retrouve sans le vouloir à assister au moment crucial de l'histoire, à l'événement qui est le cœur de l'univers, au moment qui régénère la substance de toute chose, à l'événement qui renouvelle toutes choses. Et c'est comme si la conversion du centurion marquait le début de la régénération de l'humanité et de l'univers. Ce centurion dont nous ne connaissons même pas le nom est le premier converti par la mort sur la croix du Fils de Dieu !

Mais arrêtons-nous un instant au moment que le centurion a vécu et qui a bouleversé son cœur et sa vie.
« … voyant comment il avait expiré … »
J'ai vu deux personnes rendre leur dernier souffle : mon père et mon abbé. Le dernier souffle, la dernière expiration, celle-là même qui n'est pas suivie d'une inspiration, est comme le symbole de la nature de la vie, de l'âme qui est un souffle reçu en don et qui, à la fin, est rendu afin qu'il souffle éternellement dans l'amour de Dieu qui nous l'a donné à l'origine, comme à Adam. « Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant » (Gn 2,7). Sans le don de ce souffle directement émis par Dieu, l'homme ne serait pas un homme, il serait resté tout au plus une belle statue, de celles que l'on fait sur les plages en modelant le sable. Il suffit d'une vague, d'un peu de pluie, d'un souffle de vent, et tout est dissous. La créature humaine devient éternelle « par un souffle », littéralement.
Un souffle qui semble insignifiant, inconsistant, mais qui, au contraire, change tout, fait toute la différence ontologique entre la poussière de la terre et une personne vivante.